

VALLESPİR



Juin 1928

N° 5

Prix : 4 fr.

VALLESPİR

REVUE LITTÉRAIRE & ARTISTIQUE

Paraissant tous les deux mois.

CÉRET (Pyrénées-Orientales)

DIRECTEURS :

MICHEL ARIBAUD

CHARLES ROUSSILLON

Chèques Postaux 4541 Toulouse

Téléphone : 14

COLLABORATEURS :

Jean AMADE, Pierre CAMO, Victor CRASTRE, Carlos de LAZERME,

Henry MUCHART, Henry NOELL, Joseph-S. PONS,

Frédéric SAISSET, François TRESSERRE.

COLLABORATEURS ARTISTIQUES :

MANOLO, Pierre BRUNE.

ABONNEMENTS :

France et Colonies, un an..... 15 fr.

Etranger, — 25 fr.

LE NUMÉRO : 4 FRANCS.

*Les Abonnements doivent être adressés à M. l'Administrateur
de VALLESPİR, 12, Rue Saint-Ferréol, CÉRET.*

Le Gérant, F. CASTEIL.

CÉRET, Imp. F. CASTEIL

SOMMAIRE



Albert GRIMAUD	Prosper Mérimée en Roussillon
Charles ROUSSILLON . .	Au Pays des Eglises mortes
Emile RIPERT	Soir d'Été
Henri DUCLOS	Vallespir
M ⁿ Bartomeu BARCELO .	El pur Prodigí
Victor CRASTRE	Manolo
Joan NARACH	La Taula

Les livres — La Vie des Provinces

Couverture de MANOLO — Dessins de P. BRUNE et F. PASQUIER

A nos Abonnés, A nos Lecteurs

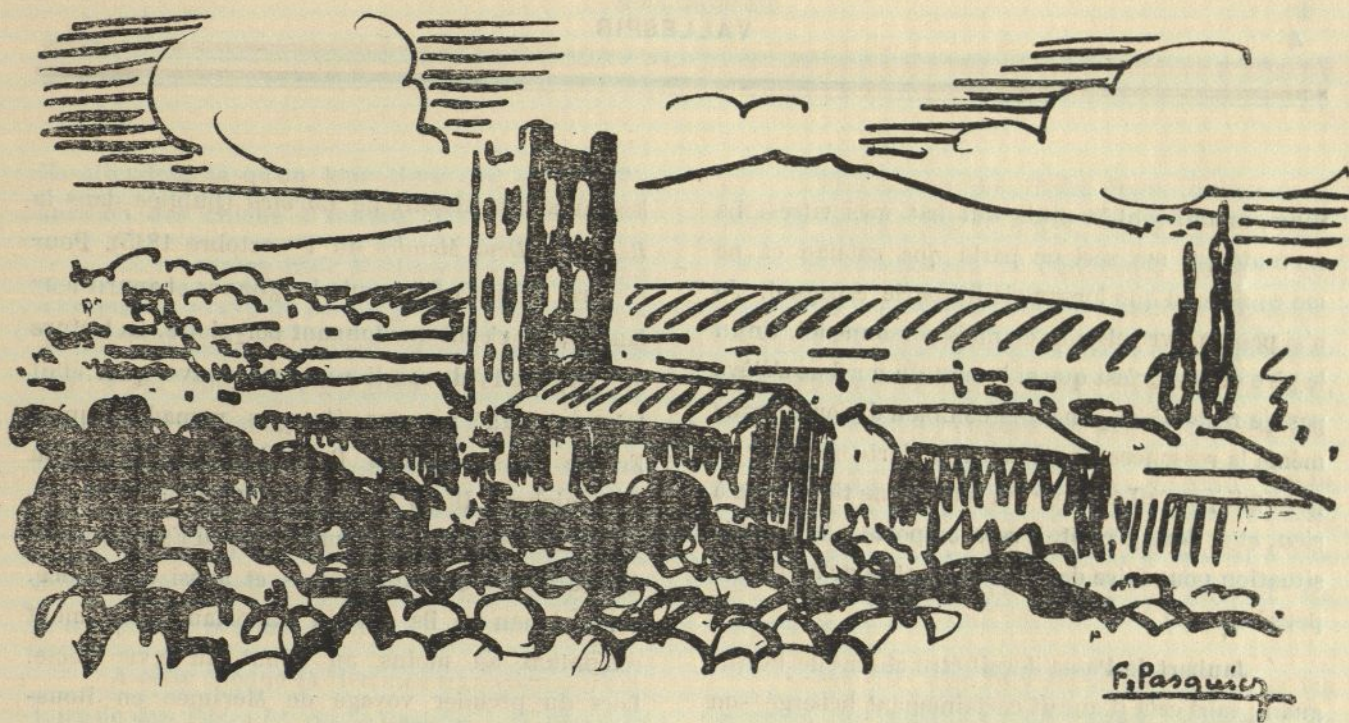
Le prochain numéro d'Août, qui portera le chiffre 6, terminera donc cette première année de vie de notre Revue. Au seuil de ce deuxième cycle, nous pouvons nous retourner et regarder avec fierté le chemin parcouru : plusieurs centaines d'abonnés, une diffusion inespérée à Paris, à Barcelone et dans les principaux milieux intellectuels de France et de Catalogne, le nom de notre chère petite ville, son halo artistique, sa réputation d'hospitalité répandus un peu partout : voilà le bilan...

Mais nous ne considérons pas la tâche terminée. De vastes projets sont en cours, en particulier ce musée d'art cérétan qui demeure une de nos préoccupations les plus chères. Certes, la route à parcourir est encore longue, est encore hérissée d'obstacles. Aussi espérons-nous que la sollicitude, l'appui affectueux de nos lecteurs, de nos annonceurs, de nos abonnés ne nous abandonnera pas dans cette voie... En particulier, la hausse constante du papier, de la main-d'œuvre nous oblige à porter de 15 fr. à 20 fr. le coût de l'abonnement. Malgré notre ardent désir de ne pas augmenter notre prix, nous avons dû consentir, sans gaieté de cœur, à ce changement. En vérité, ce prix demeure modique, étant donné que la plupart des revues littéraires se vendent à des tarifs double ou triple.

Mais, nous l'avons répété bien des fois, ce n'est pas une opération commerciale que nous avons entreprise. Cependant, la Revue doit vivre, la Revue doit se suffire à elle-même et là est la première condition de notre effort.

Nous prions nos annonceurs, nos abonnés qui ne veulent pas renouveler leur abonnement de vouloir bien en aviser notre imprimeur-gérant M. Casteil, à qui nous devons rendre un cordial hommage pour l'habileté technique avec laquelle il a su matérialiser notre rêve. Il a été pour nous un collaborateur véritable. Avec son appui, avec l'aide de nos abonnés parmi lesquels nous n'aurons à enregistrer — nous en sommes persuadés — aucune défection, nous continuerons notre route.

Michel ARIBAUD, Charles ROUSSILLON.



Prosper Mérimée en Roussillon ⁽¹⁾

La tournée d'inspection des monuments historiques que Mérimée fit en Roussillon au mois de novembre 1834 fut suivie de plusieurs autres. Coïncidence étrange : ce pays, où la pluie est plutôt rare, lui réservait chaque fois un véritable déluge ! C'avait été le cas en 1834 : « Comment pouvez-vous vous plaindre de la sécheresse à Perpignan (écrivait-il à Jaubert de Passa le 5 juillet 1835), la ville la plus humide de la terre ! D'ailleurs, il me semble que pendant mon séjour en Roussillon, il a plu pour plus d'une année. »

Il est vrai qu'il arrivait à Perpignan en automne. C'est là que nous le retrouvons, le 14 novembre 1844, dans une situation pire que la première fois : le pays est inondé ; Mérimée, immobilisé,

s'ennuie mortellement. Il se lamente dans une lettre qu'il adresse à la femme aimée, sa seule consolation au milieu de ses tribulations de chemineau :

« Je suis arrivé ici avec un temps affreux. Une pluie comme on n'en voit jamais dans le Nord a inondé toute la campagne, coupé les routes, changé tous les ruisseaux en grosses rivières. Il m'est impossible de sortir de la ville pour aller à Serrabonne, où j'ai affaire. Je ne sais combien de temps cela durera.

« Il y a une foire à Perpignan, et de plus les Espagnols qui fuient l'épidémie encombre la ville, si bien que je n'ai pu trouver à me loger dans une auberge. Si je n'étais parvenu à émouvoir la commisération d'un chapelier, j'aurais été réduit à coucher dans la rue. Je vous écris dans une petite chambre bien froide, à côté d'une cheminée qui

(1) Voir VALLESPER, avril 1928, n° 4.

fume, maudissant la pluie qui bat mes vitres. La servante qui me sert ne parle que catalan et ne me comprend que lorsque je lui parle espagnol. Je n'ai pas un livre et je ne connais personne ici. Enfin le pire de tout, c'est que si le vent du nord ne s'élève pas, je resterai ici je ne sais combien de jours, sans même la ressource de retourner à Narbonne, car le pont qui pouvait assurer ma retraite ne tient plus à rien, et si l'eau grossit, il sera emporté. Admirable situation pour faire des réflexions et pour écrire ses pensées. » (1)

Jaubert de Passa devait être absent de Perpignan ; sans cela il aurait certainement hébergé son ami et égayé sa solitude.

Heureusement, le pont de la Tet tint bon, et Mérimée put rentrer à Paris dans les premiers jours de décembre.

Mérimée fit de nombreux voyages en Espagne, où il allait voir sa vieille amie la comtesse de Montijo, dont il fut l'hôte choyé et fêté, tant à Madrid qu'à Carabanchel. Mais, contrairement à ce qu'on a écrit, ce n'est pas par Perpignan qu'il passait (cela ne lui arriva guère que deux fois, où il avait affaire à Barcelone). La lecture de sa correspondance nous le montre empruntant généralement la route Bayonne-Irun, et quand il ne pouvait faire autrement, prenant le bateau de Marseille jusqu'à Alicante ; en octobre 1864, il fut tout heureux de se rendre à Biarritz (où il salua l'impératrice Eugénie), puis à Madrid, par un nouveau et pratique moyen de locomotion : le chemin de fer.

Il adorait l'Espagne et sa capitale. « J'y suis, écrivait-il, plus *at home* qu'en aucun lieu du monde. » C'est dans ce pays lumineux et ardent que se déroule

la dramatique histoire de *Carmen* (publiée dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} octobre 1845). Pour l'écrire, Mérimée fréquenta les gitanos et apprit leur langue, car c'était un étonnant polyglotte. La lecture du chapitre IV de son livre nous prouve qu'il était très renseigné sur ces étranges nomades, qu'en France nous appelons Bohémiens, Caraques ou Romanichels. Il les avait rencontrés en Espagne, dans les provinces d'Andalousie, d'Estramadure, de Murcie et de Catalogne, — et aussi en France, à Perpignan où ils ont un important campement remontant au moins au début du xvi^e siècle. Lors du premier voyage de Mérimée en Roussillon, Jaubert de Passa dut les lui montrer et lui offrir un exemplaire de son *Essai historique sur les Gitanos* publié en 1827, dans les *Nouvelles Annales des Voyages* et dont il avait fait faire un tirage à part.

Un écrivain local, contemporain de Mérimée, trace des gitanos ou Calès perpignanais un pittoresque portrait : « Sur les bords du glacis de l'avancée du Castillet [glacis aujourd'hui disparu] on voit souvent, réunis par groupes, des individus au teint enfumé, cheveux lisses, traits du visage fortement prononcés, stature haute et élancée, vêtus d'un pantalon montant sur la poitrine avec un gilet descendant à peine de quelques doigts sous les aisselles, veste tout aussi courte, garnie souvent de boutons de métal en boule suspendus à un long chaînon, bonnet rouge ou noir tantôt descendant jusqu'au milieu du dos, tantôt deux fois replié au-dessus de la tête, et souvent coiffés d'un mouchoir plié en bandeau appliqué sur le front et noué par derrière, ceinture rouge ou noire à laquelle sont ordinairement suspendues des morailles, des cordes, une trousse de cuir contenant de larges et très longs ciseaux à lames arquées d'une façon particulière...

(1) *Lettres à une Inconnue* (De Perpignan, 14 novembre 1844).

Ils attendent là qu'on leur livre des mulets, des ânes ou des chiens à tondre. (1) »

En novembre 1845, Mérimée étant de passage à Perpignan y revit de pareils gitans dans l'exercice de leur profession et engagea la conversation avec eux : « J'ai trouvé à Perpignan, mande-t-il à une amie, deux bohémiens superbes qui tondaient des mules. Je leur ai parlé *caló*, à la grande horreur d'un colonel d'artillerie qui m'accompagnait, et il s'est trouvé que j'étais bien plus fort qu'eux et qu'ils ont rendu à ma science un éclatant témoignage dont je n'ai pas été peu fier. » (2)

A cette époque-là Mérimée travaillait à l'histoire de *don Pèdre I^{er}*, roi de Castille, à la demande de la comtesse de Montijo, qui, pour lui faciliter sa tâche, le recommanda à des archivistes et à des bibliothécaires de la péninsule. Il se rendit à Barcelone pour consulter le riche dépôt d'archives confié à l'érudit Bofarull. Il prit la diligence qui faisait le service entre Perpignan et la capitale de la Catalogne et eut la chance de ne pas être arrêté et détroussé par les redoutables bandits qui défrayaient alors la chronique et qu'on appelait *trabucayres*. « Me voici arrivé au terme de mon long voyage sans rencontrer de *trabucayres* ni de rivières débordées, ce qui est plus rare. J'ai été admirablement reçu par un archiviste qui avait préparé ma table et mes bouquins, où je vais assurément perdre le peu d'yeux qui me restent... Le résumé de mes impressions de voyage, c'est que ce n'était pas la peine d'aller si loin et que j'aurais peut-être achevé mon histoire aussi bien sans aller secouer la vénérable poussière des archives d'Aragon. » (3)

(1) HENRY. *Le Guide en Roussillon*, Perpignan, 1842, p. 9.

(2) *Lettres à une Inconnue* (De Barcelone, 10 novembre 1845).

(3) *Ibid.*

L'histoire de *Don Pèdre* donna beaucoup de mal au scrupuleux Mérimée. En novembre 1846, nous le retrouvons à Barcelone, passant ses soirées au consulat de France, chez M. de Lesseps, cousin germain de M^{me} de Montijo, et ses journées aux archives où il compulsait avec ardeur trois cents in-folio d'une lecture fort pénible et indigeste.

En passant à Perpignan, il avait rendu visite à Jaubert de Passa. Dès son retour à Paris, effectué par un autre itinéraire, il écrivit à son ami pour lui raconter ses trouvailles et ses impressions :

« J'ai fait une très riche moisson dans les archives de Barcelone, qui m'ont enchanté, de même que l'archiviste. On y trouve ce que l'on cherche et mieux encore, et M. Bofarull est l'homme le plus aimable et le plus complaisant que j'aie rencontré en Espagne. Les archives sont d'un ordre admirable et présentent une suite unique, je crois, de documents diplomatiques de la plus haute importance...

« Plus j'ai étudié cette histoire de *don Pèdre*, et plus je m'aperçois combien la vérité est inférieure à la fable. La tradition est une admirable magicienne pour arranger les choses poétiquement. On s'échine pour lui ôter cette poésie et l'on parvient à faire quelque chose d'ennuyeux. C'est ce qu'on appelle travailler consciencieusement. Voilà deux ans que je m'échine sur ce sujet, et en dernier résultat je ne conterai jamais si bien les aventures de mon héros que les *majos* et les *majas* de Séville. » (1)

Mérimée n'eut pas de chance avec son *Histoire de don Pèdre I^{er}*. Elle parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} décembre 1847

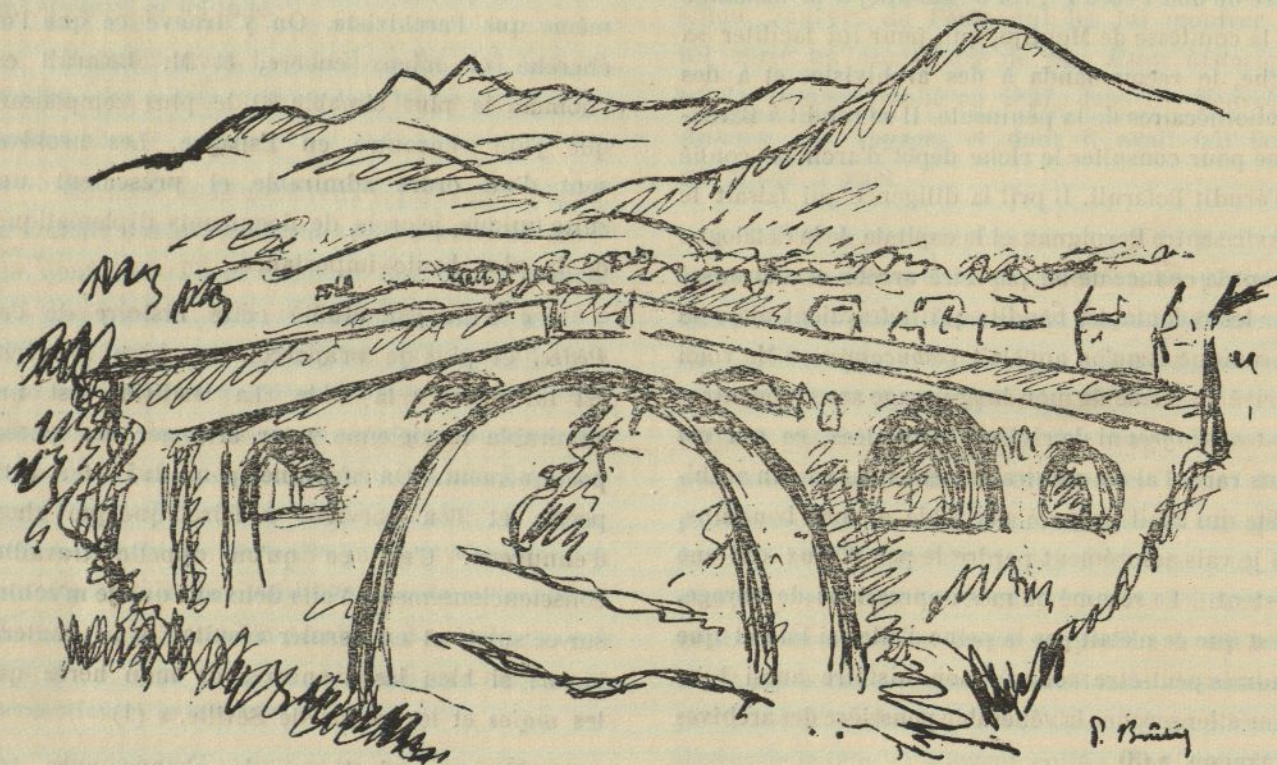
(1) *Lettres à un Provincial* (De Paris, 15 décembre 1846.)

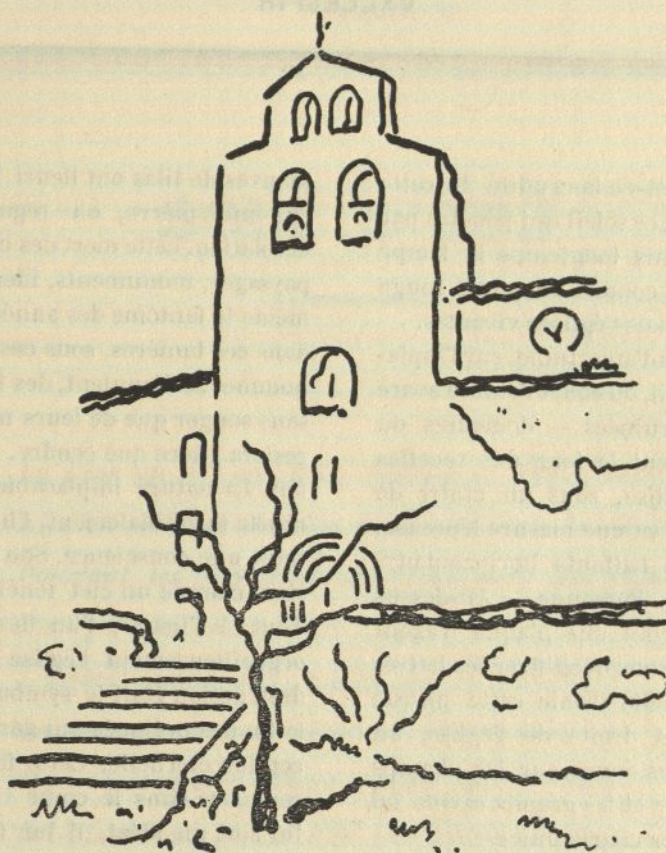
et du 1^{er} février 1848. Le moment ne pouvait être plus mal choisi : Paris était en révolution. Aussi, ce travail historique passa inaperçu et l'éditeur Charpentier n'osa pas le lancer en volume. Notre infortuné historien fut bien mal récompensé (c'est le lot, d'ailleurs, de la plupart des érudits) d'un labeur ingrat et obstiné de trois ans. Il eût certainement mieux employé son temps à écrire quelques autres de ces nouvelles

si concises et si vivantes qui l'ont placé hors de pair.

Mais, ce sacrifice, il l'avait fait avec joie pour son amie chère, la comtesse de Montijo. Car, plaire aux femmes qu'il aimait, avait été le principal but de la vie de ce célibataire endurci et un peu misanthrope.

Albert GRIMAUD.





P. Pasquier

AU PAYS DES ÉGLISES MORTES

ARRIVÉS à Saint-Marsal, nous avons demandé à visiter l'église. Un habitant qui chargeait son fumier sur une charrette nous a indiqué la maison de la vieille femme qui garde la clef, nous a regardés avec une certaine stupéfaction. On ne doit pas souvent lui adresser de pareilles demandes. La vieille nous confie la clef, nous murmure quelques recommandations : « Faites attention, dit-elle. Le toit est effondré en partie depuis quelques jours. »

L'église est en haut du village, en bordure des champs, isolée, comme une chose maudite. La porte de chêne massif, bardée d'antiques ferrures, résiste à tous nos efforts. La serrure rouillée grince sans s'ouvrir. Après quelques minutes d'essais infructueux, la clef tourne et nous entrons. C'est une modeste chapelle, badigeonnée de blanc, suivant la

coutume de la montagne. La vieille gardienne n'a pas exagéré. Au fond, au-dessus de l'étage où se masse à l'habitude le chœur des hommes, le toit crevé sur plus de deux mètres laisse entrer librement le ciel. Une longue crevasse court comme une secrète blessure, depuis ce trou jusqu'à l'autel. On marche difficilement à travers les pierres, le plâtre, les morceaux de poutre. Une coulée de soleil pénètre par la brèche, caresse un autel latéral en bois doré, où un artisan minutieux d'autrefois a patiemment sculpté les tableaux de la Passion. Des grappes de raisins s'enroulent autour des colonnettes de l'autel. D'admirables statuettes en bois jauni subsistent encore. Mais, malgré ces présences qui cachent la nudité de la chapelle, nous nous sentons oppressés d'une profonde tristesse, comme si un malaise nous

serrait la gorge. Peut-être est-ce la crudité de cette lumière, le ruissellement de ce soleil qui pénètre par le toit, et qui a chassé depuis longtemps la lampe d'argile, la veilleuse qui bat comme un pouls rouge dans les ténèbres parfumées des églises vivantes.

Nous sortons, remplis d'amertume, sur l'esplanade déserte mangée de soleil, où court l'ombre avare d'un acacia. Des maisons ruinées — demeures ou étables, on ne sait — dévalent le long des venelles caillouteuses. Près de l'église, sous un cintre de briques encore debout, s'élève uneasure lépreuse. La porte, séparée en deux battants horizontaux, bâille sur un trou d'ombre. Personne... Au-dessus de cette porte, demeure encore une plaque d'agent d'assurances. Nous ne pouvons déchiffrer les lettres mangées par la rouille. Quelle ironie cette plaque au milieu de ces ruines... A droite de l'église, un porche de pierres rougeâtres ouvre sur les champs de seigle, sur les montagnes et les grands ravins où monte la fumée bleuâtre des charbonniers.

Le village semble désert, écrasé sous l'ardente chaleur. Sur la place, dans les cafés vides, pas une présence humaine. Même le dimanche, nous confie l'aubergiste, il n'y a personne. On sert trois, quatre cafés, un litre de vin à des charbonniers de passage. C'est tout. Autrefois, quand l'église vivait, les gens des métairies descendaient au village pour la messe du matin. La place grouillait de monde. Les filles avaient de belles toilettes, les hommes leurs habits neufs. Après la messe, la jeunesse dansait sur la place, les vieux jouaient aux cartes dans les cafés. Mais maintenant, à quoi bon quitter le mas ? Le dimanche ressemble aux jours ordinaires. La disparition de l'esprit a entraîné la mort du reste. C'est le moment de reprendre la mélancolique inscription qui orne l'hôtel du vieux Raisin à Toulouse : *Vivitur ingenio, cœtera mortis erunt* (C'est par l'esprit que nous vivons, tout le reste est promis à la mort.) Après le porche, le cimetière montre ses croix bousculées, noyées dans l'herbe. Il ne se distingue plus des champs d'alentour. Au milieu, des grappes

mauves de lilas ont fleuri. On s'assied avec lassitude sur une pierre, on regarde autour de soi cette désolation, cette mort des choses. Ainsi rien ne reste, paysages, monuments, idées, rien ne subsiste, pas même le fantôme des années mortes — et cependant dans ces tanières, sous ces toits demi-écroulés, des hommes se disputent, des humains aiment, haïssent, sans songer que de leurs misérables agitations, il ne restera guère que cendre. Mais l'homme est ainsi fait. La nature implacable poursuit son cours, se répète machinalement, l'homme veut lui donner un sens, une conscience. Son âme est chargée de passion, comme un ciel ténébreux est chargé d'orage. Tout à l'heure, l'un des paysans nous a montré orgueilleusement l'église abattue, comme si cette destruction était le symbole de l'affranchissement, la fin des préjugés qui garrottent l'intelligence. Déception éternelle. Cette foi disparue, une autre la remplace dans le cœur trop altéré de l'homme. Il lui faut un idéal, il lui faut une espérance de vie plus belle à laquelle il s'attache désespérément, à laquelle il sacrifiera sa vie. Ainsi, la plus épaisse des brutes, le plus souillé d'entre nous ressemble-t-il au voile de Véronique.

Au sortir du village, un grand crucifix de bois étend ses bras calcinés. La croix est encore noircie par la flamme. On croit entendre le rire dégoûtant des vandales qui ont allumé ce bûcher. Nous repartons vers la dure vallée de Labastide. Rappelons en nous-mêmes, pour oublier, les vers dorés de Francis Jammes :

*Au milieu des champs... l'église s'élève.
C'est là, entre ces murs pâles, comme des grèves,
C'est là qu'est le refuge, et c'est là qu'est le rêve...
Autour de la chapelle s'étend la paix des champs.
Et, au carrefour poudreux, parmi les avoines,
les menthes, les chicorées et les aigremôines,
se dresse un grand Christ de bois creux où les abeilles
ont fait leur nid....*

Charles ROUSSILLON.

St-Marsal, mai 1928.

SOIR D'ÉTÉ

*La lune au ras des flots, énorme et rouge, monte ;
Elle est belle et paisible ainsi que dans un conte ;
Pourtant les flots légers tremblent sous son baiser ;
Eux qui semblaient tantôt vouloir se reposer
S'agitent maintenant, criblés par la lumière ;
La lune monte encor, apparaît tout entière,
Mais étrange et semblant n'avoir pas de raison...
On dirait une cloche d'or sur l'horizon...
Et comme justement arrive du village,
Lentement, à travers l'espace, vers la plage,
Les huit coups solennels de l'heure, on peut songer
Qu'il est un lien subtil entre le son léger
Qui fait vibrer le soir, aussi beau qu'une aurore,
Et l'astre qu'on dirait frémissant et sonore,
Et qu'il devrait paraître afin qu'on entendît
Vibrer les coups profonds dans le soir attiédi...
Lentement, lentement, lentement, l'heure sonne,
Et l'on dirait que c'est la lune qui résonne...*

Emile RIPERT.

VALLESPİR

Le jeune auteur de *Tenu par Espejo* et du *Prieur de Prouille*, qui va devenir bientôt notre voisin — puisqu'il s'installe pour l'automne à Amélie — a bien voulu donner à *Vallespir* les quelques lignes suivantes qui sont un hommage délicat à notre terroir :

POUR avoir, un dimanche des Rameaux, suivi la route de Perpignan à Céret, je n'entends plus le mot *Vallespir*, sans voir, au milieu des cloches et des palmes, une splendide corbeillée de fruitiers répandue entre l'Aspre et l'Albère. La joie bouillonne dans les villes. Ici elle s'épanche, vaste et mesurée, car elle s'appuie sur deux lignes de coteaux et de montagnes pour gagner, au loin, les vieux ports aux briques violettes.

Une autre fois, nous continuerons vers Amélie, Arles-sur-Tech, Prats-de-Mollo. Il y a de beaux villages qui nous attendent, des églises, des calvaires, des remparts, des forts étoilés.

Attachons-nous aujourd'hui à gagner la faveur des vergers blancs. Sous l'arche en dos d'âne du pont romain, ces bouquets, — à quoi je ne peux croire que pourrait s'appliquer dans quelques mois le vers de Malherbe :

Et les fruits passeront la promesse des fleurs,
— ces bouquets fragiles, à la merci des bourras-

ques de la Semaine Sainte, me sont une image éphémère de mon enfance. Noël m'était peu de chose, encore moins la tristesse de la mi-carême. La seule fête qui me fit vraiment battre le cœur, c'était les Rameaux. Printemps, premier jour de vacances, splendeur des orgues, accueil triomphal de Jérusalem à Jésus...

...Après la messe, on allait chez le pâtissier choisir un gâteau magnifique. Des martinets poursuivaient les hirondelles autour du clocher. Je regardais leurs cercles dans le ciel, au-dessus du presbytère couronné de glycines, et déjà je songeais à l'été, saison violente et victorieuse, temps des exodes, des dépaysements et du rêve.

Le rêve ? Ici, point d'horizons imaginaires, mais une riche harmonie centrée d'une fière petite ville qui a l'air de vouloir toujours ignorer les faux magiciens et les bonheurs ouverts aux quatre vents.

Henri DUCLOS.

EL PUR PRODIGI

(Tornant de Ceret)

Al Mestre Mossen Caseponça

CERET és una Ciutat fetillera. Podeu anar-hi tan acuirassats de pit com us plàcia : sa carícia és tan fina i manyaga que us trobarà sempre el camí del cor. I uns serà plaent que'l vos robí.

Ceret té aquella divina i cristal·lina « Font dels Nou Raigs » qui *canta* plàsticament i us encanta la *nineta dels ulls* ; mentre que us versa al ànima, oïda à través, el líquid ressò tremoladís de les amoretes que vora seu es digueren tots els aimants que s'hi donaren cita... I Ceret té, encara, un home qui n'és l'*alma mater* per dret diví de bonhomia. Per a justament definir-lo caldria aplicar-li la definició qu'En Maragall donà del patrici Dr Robert : Na Michel Aribaud, en afecte, és, a Ceret, « un veritable acumulador de simpaties. »

Nosaltres beneïrem sempre l'hora qu'el generós i gentilíssim Sr Joseph Massot ens el feu conèixer.

La seva barba mateixa apar una bella i radiant florida de bondat franciscano-socràtica.

I us dóna l'impressió de que, vora d'ell, els mateixos escorpís i escurçós han de perdre el veri i la mala bava qu'ingecten.

Té aires de missioner apostòlic i el seu geste més propi fóra el de beneir tots els cors i totes les coses.

Es l'optimisme personificat.

« La Font dels Nou Raigs » i el cor d'en Michel Aribaud són igualment efusius i pròdigs de si mateixos. Bateguen d'acord i al uníson.

D'ací que, per nosaltres, anar a Ceret, és avans que tot, visitar l'un i l'altra. Suara hi anàrem.

No feia gaire que una dama de Ceret ens havia innovat de la malaltia que acabava de passar el noble i bon amic.

Voliem *trincar* a la seva preciosa salut recobrada.

Decepció : No hi era.

Deixàrem uns mots escrits, contemplàrem i passejàrem, una vegada mes, la mà llarc a llarc de la estatueta de bronze (simplement i prodigiosament colossal i brutal) de « la Matodora de porcs » d'en Manolo i, feta nostra visita de romeu devotíssim a la « Font dels Nou Raigs », anàrem a l'impremta del brau, del concienciós, del amable Sr Casteil.

Aquest i Na Michel Aribaud es senten compenetrats de faísó que la presència del un ens servi de dolça revenja contre l'absència del altre. En *Xenius* de la bona època hagués assenyalat en l'amic Casteil, impressor, « un típic enamorat dels bells oficis ».

La seva llibreria és proveïda a manta : D'uns dies ençà, però, s'hi destaca un libret qu'eclipsa tots els altres als ulls del nostre cor...

Deixeu que us ne parli : S'ens auferia, altrament.

Us encarim de pensar i creure qu'es tracta nogensmenys que d'un *pur Prodigí*.

I tant ho és que, si no fos perque hom es constreny i detura el corrent del entusiasme amb la doble resclosa del propi estament i de la por al ridícol, (a

causa del massa seny de la genteta de digestió normal, i pacífica) no podríem estar-nos d'escometre a tot català qui s'ens posàs a tret i preguntar-li: «Heu llegit les Faules del nostre La Fontaine?» Tal com aquest ho va fer amb motiu d'haver sentit el cant d'Abacuc!

Car, veu's aci el pur prodigi: Nosaltres anàrem a Ceret per veure l'Aribaud i hi trobàrem, rediviu i llampant i fresc, La Fontaine en persona.

Norrés de trucs espiritistics! Ni ombra de sessions téosofiques!

Tornem a dir-vos que hi trobàrem En La Fontaine amb tots els ets i els uts. Ara qu'el seu finíssim sonriure, finíssim i lluent com el tall d'un bisturí psicològic pel qual ni el cor ni l'ànima humans no serven secret inviolable i que, quasi bé, com el verb de Deu de que parla l'Apòstol, arriba a la divisió del esperit mateix, el seu finíssim sonriure ens hi flori amb més claror i manyagor qu'avans.

A! Sabeu aquell *vespilleig* dels ulls sense perpelles i de les genyives nudes dels nostres jais, farcits de proverbis, quan ne solten qual cuna de fresca? Doncs... entesos.

«Falòrnies de poeta pel qui la virtut es troba als extrems!» Postser que protesti algú.

Nosaltres, però, més tossuts de cor que l'anti-papa En père de Lluna no ho era de cap, insistim i persistim en la nostra.

I reblarem, encara, que; d'ara en avant, caldrà dir *el nostre* La Fontaine.

Una senzilla argumentació i ho tocareu amb els dits.

Nosaltres haven afirmat a un altra banda que si Lluís XIV es définia, sobiranament, i olímpica a si mateix en sentenciar: «L'estat soc jo» La Fontaine amb més raó i veritat (amb raó i veritat arrelades a l'entranya immortal, del *ethnos*/ hagués pogut définir-se tot simplement i sens infules de pagó réal: «Jo soc la França».

No es tracta, ara, de provar una tesi. Ens hi

extendríam per llarc. No dupteu però, que el dia que tots els *infants* i els *capellans* de la Gàllia s'aprengueren de cor les Faules de La Fontaine, aquell dia tots els Francesos no tingueren més que un sol cor i una ànima sola en esperit i en veritat. La Fontaine en fou l'aglutinant irresistible. Cap dicta dura ni còdex no tingué mai sa virtut plasmadora.

No'ns demaneu més precisió. No fèm geometria. Feim més aviat (perdó!) filosofia i sociologia poètiques. Si; La Fontaine és la França! I la Fontaine feu la França!

Bé, bé; però, si aneu a Ceret, trobareu que La Fontaine hi a caba de prendre carta de ciutadania.

Doncs; *través d'ell, tota la França!*

La prova? Evident i més clara que l'enemiga del vi. Car: el sentireu que us hi canta amb un català del Rosselló tant ric i sucós i frescal que creureu sentir cor endins com un terratrémol de joia. I és qu'els hossos dels avis s'estremeixen i exulten sota terra, copsant la musica de rossinyol de les Faules de La Fontaine anostrades.

Un Català tan autèntic, tan nativament de casa, que... oh dolor! talvolta us semblarà *foraster!*

Un Català tan de llei que, si li pregueu al diví faulista que us *canti* les Faules en Francès us fara l'efecte que les tradueix d'un original català.

Un Català tan castament castic, de sang i saba tan nets d'impureses i d'aiguabarreigs extranys com ho eren la saba i la sang de les nostres vinyes, avans que la endiestrada filotxera vingués a adulterar-ne la raça.

Un Català tan gemat i tan fort com l'agüa de la *Reina de les Fonts* de l'Albèra que si hi fiqueu una ceba es torna blava desseguida; i si hi fiqueu un meló s'esbadella d'un esclafit soptat i els porrons hi resquitllen i peten en cent vespilles o espurnes de vidre.

Un Català de vena, gosariem de dir, tan radio-

activa i *picanta* que cada mot té el guspireig i el borbolleig del doll de la Font Clementina del Volo (o Boulou) qu'en manta bombolleta que eixeca creurieu que s'hi belluga un follet d'alegria i un esprit de salut miracler.

Un Català tan viu com el crit ! I tan pur com la llàgrima !

Breu : El Català de Mossen Caseponça !

No tindrem doncs raó de dir que La Fontaine s'és fet català del Rosselló ?

I si espiritualment La Fontaine és la França, no serà logic de cloure que la França, través d'ell, ha esdevingut rossellonesa ?

Déu del cel ! quina bella conquesta !

Caldrà modificar un xic la célebre llegenda de la Font dels Nou Raigs.

En lloc de : « Venite Ceretenses Leo Enim Gallus Fit » : els ulls del cor hi lligiran :

Veniu Ceretans ; car el Gall s'és fet Ceretà, s'és fet Rossellonés i canta en català ».

Per obra de bruixeria ?

No ; en virtut d'un *pur prodigi* ! Per gràcia taumatúrgica ! Mercès à la vareta magica qu'és la ploma del gran francès i gran català Mossen Caseponça de Ceret !

. . .

Doncs... ? Què... ? Llegiu, Llegiu-les tots, les Faules de La Fontaine, traduïtes al Català per l'home qui, — ell tot sol, — encarna i vindica la tradició sacrossanta.

El tresor del seu lèxic puríssim és un minéral que pot enriquirnos à tots. Val per tota una il·lustre acadèmia.

Lés dedica a nostres infants. Oh ! que el seu llibre de Faules i els seus Contes Vallespirians constitueixin un dels primers presents que l'Avi Nadal els faci !

Que totes les mares catalanes s'els aprenguin de cor i, per mor dels qui són bocins en flor de llurs entranyes, que es tornin la sang de la seves venes, llet de les seves sines, claror de la seves pupil·les, escalforeta dels seus petons i cantarella i musica bressadora de llur enraonia regalada.

I als qui ens tenim per lletraferits, no ens dolgui, no ni vingui de repel a nostre pobret amor propi de fer-nos infants entr'els infants, per tal d'apendre a enraonar i cantar a ciencia i consciencia la nostra llengua qu'és un pur diamant de cent caïres, amb totes les iritzacions del sentiment per auréola.

A totes les cases dels bons catalans, nosaltres aconselleriem de tenir-hi sempre al abast « La Règle de Vida » i els llibres de Mossen Caseponça.

Sobre « La Règle de Vida » que el gran bisbe de la raça, Mgr de Carselade, tingué l'amabilitat gentilíssima de deixar-nos llegir ja en parlarem en altra Déu saó si Déu ho vol i Maria.

Avui ens cenyim a assenyalar amb pedra blanca la gesta verament tracendental de Mossen Casaponça. Qui tingui ulls per veure i cor per sentir, veurà que la nostra exaltació és tan natural com la fredor en l'estàtua.

Fins ara s'hagués dit que les ombres dels nostres *Majors* suraven errívols a guisa d'ànimes en pena pels aires del Rosselló ; car, la por de veure 's morir dues voltes, i definitivament la darrera a causa del lent extermini a la sordina de la llengüa vernàcula, no lés deixava dormir en la pau del Senyor.

I bé ; ja s'hi són reposades ! Tan bon punt les Faules del *Mestre* isqueren a faró, les venerables ombres avials entonaren a chor el « Nunc dimittis » de la esperança segura en el pervindre palpitant, — com l'horitzon del ideal, — de veles i d'ales innúmeres.

La fita diamantina i invulnerable a les dents de corc i de llima de la erosió del temps, queda clavada pels segles dels segles. Prodigí ! Pur prodigi !

Les modes de tota mena passaran un dia o altre dia.

Prest o tard, però, la *Morta Rediviva* se n'expolsarà la pols i la sorra que no són més que cendra de mar mort, llimadura de desert, esterilitat ventissa i dispersa.

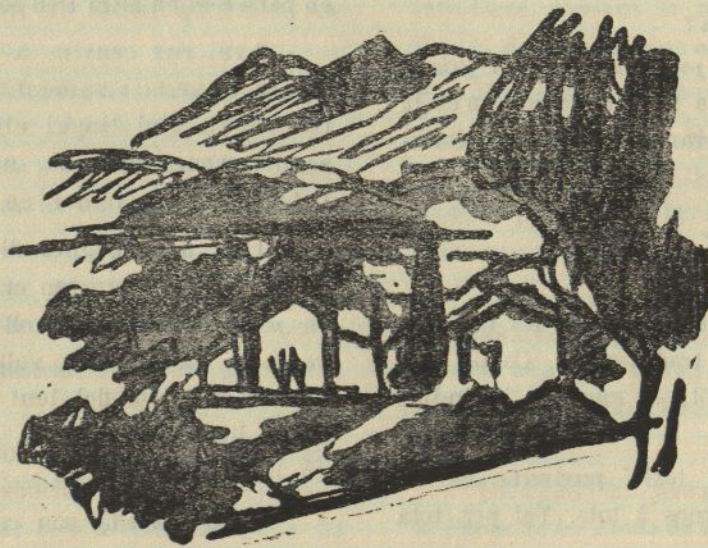
I totes les campanes del Rosselló s'extremiran de joia ; i batent amb llur pròpia llengüa els seus paladors de coure sagrat, ancomanaran als ecos del cel, del mar i de la terra, l'al-leluja d'una Pasqua, immortalment florida.

Ara ; (si us plau de seguir un bon exemple) — aneu a cullir dues branquetes de cirerer en flor i perfumeu amb elles les Faules de La Fontaine que ha rebatejat cereta, rossellonés, català, la musa divinament rondallaire de Mestre Casaponça.

I tot embaumant el seu llibre d'or, afigurem-dos qu'esfullem damunt sa testa venerable tota la llum florida dels cirerers de Ceret i unes bolves o flòbies de la neu lluminosa del més alt i ferm dels catalans : el Canigó.

Mossen Bartomeu BARCELO.

III.-28 Voló Albères



MANOLO

Nous sommes heureux de reproduire ces pages extraites d'un ouvrage, que notre collaborateur Victor Crastre va publier sur Manolo... Par ces quelques lignes, nos lecteurs jugeront avec quelle acuité, avec quelle profondeur l'auteur d'*Une Génération de Géants* a apprécié l'original sculpteur. Ils retrouveront là ce style fluide et doré qui est la marque originale de son talent.

...Manolo, par son mépris absolu de la gloire, s'est toujours tenu à l'écart des cénacles de barbouilleurs et d'esthètes qui encomrent de leur bruyante renommée la capitale. Mais la postérité le rangera à sa vraie place. A ce moment le livre de Crastre (un des rares sur Manolo) sera recherché comme un document.

Nous engageons vivement nos lecteurs et amis à souscrire dès maintenant à cet ouvrage, qui ne paraîtra qu'en tirage restreint. Ils peuvent nous croire : ils feront là un bon placement.

A côté de l'artiste il y a l'homme, un homme d'une personnalité si puissante que tous ceux qui l'ont connu ne l'oublient plus et qu'ils ne manquent jamais de revenir un jour auprès de lui écouter ses conseils de profonde sagesse ou s'éjouir de ses propos fantaisistes et lucides. Il rallie tous les esprits : artistes et écrivains aiment l'entourer, mais les gens du peuple ne se plaisent pas moins à la conversation extraordinaire du sculpteur. C'est qu'il ne possède à aucun degré un esprit particularisé : esprit de corps ou de classe ou esprit national ; c'est aussi qu'il sait parler tous les langages et que dans aucun milieu il n'est étranger. A Paris, jadis, lorsqu'il vivait la vie héroïque des cafés, à Céret depuis sa retraite, dans sa Catalogne natale où il accomplit aujourd'hui un séjour, partout il a fait la joie des amis qu'il voulait bien accepter dans sa compagnie : je le vois dans ce village espagnol d'Arenys qu'il habite depuis six mois, causant à la veillée avec ses hôtes réunis autour d'un brasero. L'affluence est telle que Manolo ne découvre pas tous ses auditeurs et les plus petits

d'entre eux se faufilent au premier rang pour suivre sur le visage si animé de l'artiste les expressions changeantes dont il accompagne ses propos. Quel homme peut se vanter d'exercer sur autrui une telle attirance et de n'en éprouver, comme lui, qu'une gentille fierté dépourvue de toute morgue ?

...Dure entreprise celle de fixer les traits essentiels de cet esprit : les qualités de l'artiste se découvrent dans chaque pierre, elles demeurent, mais l'intelligence de l'homme se manifeste seulement par des propos rapides et cet esprit est si mobile, il répugne tellement à se fixer dans un type qu'il ne se refuse pas le plaisir de se contredire ; cela et aussi l'habitude de pousser parfois sa pensée jusqu'au paradoxe pour lui donner plus de relief, déroutera sans doute le visiteur de Manolo non averti.

...Le plaisir de se contredire, c'est souvent une belle qualité spirituelle qui se dissimule sous ce prétendu goût de la contradiction, une qualité que possèdent seuls des esprits de premier ordre affinés par les mouvements d'une sensibilité tou-

jours en éveil : l'inquiétude. Je sais que l'inquiétude est un mal à la mode, je sais qu'il est des inquiétudes méprisables ; ainsi l'âge où nous vivons, en proie aux révolutions et aux mutations de valeurs, aux fortunes rapides et aux ruines brutales dispose certaines « âmes » fragiles à un désespoir de surface qui se soulage de remèdes dérisoires. Inquiétude supérieure par contre celle d'un esprit qui parmi les vicissitudes du temps cherche à défendre l'intégrité de son essence et à assurer une liberté qui ne fut jamais plus souvent compromise. La guerre, pour les hommes de l'âge de Manolo, se révéla une cruelle expérience ; elle les a conduits à un pessimisme irrémédiable parce qu'elle les a surpris en pleine maturité, pessimisme plus grave que le nôtre : la guerre leur est apparu un phénomène monstrueux (songez aux illusions des années 1900-1914) tandis que nous avons grandi, nous autres, **dans la guerre**, appris à penser et à vivre pendant son cours, à tel point qu'elle nous semblait, en 1918, un fait quasiment normal. Aussi l'intelligence de Manolo, avant 1914 sans doute indifférente aux variations de la politique extérieure, scrute-t-elle aujourd'hui sans cesse, avec angoisse, l'horizon politique pour discerner les signes qui s'y lisent : signes de paix, signes de guerre, assurée qu'elle est qu'un nouveau conflit provoquerait la ruine définitive de l'esprit, vouant l'humanité aux forces de ténèbres. Inquiétude supérieure encore l'inquiétude métaphysique de l'individu qui, au-delà des apparences, cherche à découvrir la nature du monde, la nature de l'être et s'applique à résoudre l'éternel rébus à l'esprit toujours reposé. On a coutume — et combien à tort — de prêter aux sculpteurs le souci exclusif des réalités immédiates sous prétexte que leur art est le plus matériel qui soit. Nul mieux que Manolo ne fait mentir la légende (1) : il a le goût des idées et je donne

(1) Faut-il citer le nom de Bourdelle qui est en même temps qu'un grand sculpteur un penseur sagace ?

au mot idée son sens le plus abstrait, il a le sens des idées et cet artiste est aussi un philosophe d'une singulière puissance de pensée.

...Disons-nous que Manolo ne professe pas sur l'homme des opinions fort flatteuses ? Je crois qu'il est impossible de parvenir à une forte connaissance de l'humanité et de garder quelque optimisme : l'animal humain est ainsi fait qu'il dérouté les espoirs les plus tenaces. Or Manolo ne se plait guère à entretenir en lui de reconfortantes illusions ; il a la haine de toute duperie intellectuelle ; assez fort pour supporter le spectacle d'un monde condamné à la pire déchéance, il ne se console pas en prêtant au tableau de trompeuses couleurs ou en espérant d'une évolution lente ou rapide la transformation de l'espèce. Cependant, s'il pénètre admirablement la perversité de l'homme, cela ne l'incline pas au désespoir. Il admet le mal, en bloc, comme conséquence de l'être. Par ailleurs, sa puissance de mépris, insoupçonnée de combien, lui est une arme très forte, un efficient réconfort ; il sait jouer devant le lâche, l'avare ou le mouchard une admirable comédie ; l'adversaire est criblé de pointes qui ne se peuvent retourner ; Manolo, dans cette lutte courtoise, gagne à tous coups et la vertu pour une fois triomphe à la faveur de son adresse.

...Il serait si facile de tracer un pittoresque portrait physique de l'extraordinaire espagnol et de laisser dans l'ombre l'être intérieur : agrément des anecdotes, charme des propos ! Comment suivre un tel esprit parmi ses démarches les plus complexes ? On ne peut fixer que quelques traits. Puis-je en terminant faire ressortir celui-ci qui est bien le plus caractéristique de ce beau caractère : l'amour de la liberté ? Un homme libre, je n'ai jamais vu homme plus libre que Manolo et ce n'est pas seulement de la liberté de ses gestes que je veux parler, mais surtout de cette merveilleuse liberté de l'esprit que les plus grands eux-mêmes n'osent aujourd'hui revendiquer. Suivez le cours de cette vie révélatrice.

Premières années, Manolo échappe absolument à la fameuse influence du milieu : villes, pays, compagnons. Plus tard, à Paris, nous l'avons vu mêlé et de très près à l'aventure cubiste : il fait son œuvre sans se soucier de la mode naissante. Il s'évade de Paris, il se retire dans sa solitude de Céret pour mieux sauvegarder sa liberté, et ici, il se refuse toujours à accepter une gloire locale ; comme Cézanne, il peut dire qu'il ne se laisse pas mettre « le grappin dessus ». Espagnol ? Français ? il juge chaque race et ne s'enrôle sous aucun drapeau. Partis politiques ? il les considère tous avec méfiance, il n'attend rien de leur programme : la pensée de quelques seuls individus l'intéresse.

J'ai vu de jeunes hommes se réclamer bruyamment de la liberté de l'esprit ; mon Dieu ! ils se croyaient très libres et cependant ils formaient un groupe, un groupe aux disciplines étroites, un groupe avec un chef à qui il ne fallait à aucun prix déplaire, à qui il était de bon ton de faire un brin

de cour : un mot imprudent et c'était l'exclusion du groupe. Manolo, lui, n'a pas sans cesse à la bouche ce mot de liberté, mais d'instinct, il va à la liberté. Et si nous voulons imaginer aujourd'hui ce que peut être une vie radieusement indépendante, c'est à sa vie qu'il nous faut songer : de tous les conseils qu'il nous peut donner, celui-ci est le plus essentiel et le plus fort.

Pensée réconfortante : de sa solitude Manolo voit le monde et le juge ; viennent les guerres ou les révolutions, Manolo les jugera ; il n'est pas de puissance capable d'arrêter le libre mouvement d'un esprit si l'esprit n'y consent, et le sien n'y consentira jamais. Qui peut nier qu'un homme doué d'une si prestigieuse force se classe parmi les plus grands de son époque ?

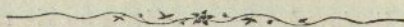
Ce n'est pas le désir d'une conclusion aimable qui me fait écrire ces lignes.

Victor CRASTRE.

« Phèdre » aux Arènes de Céret

Après la splendide manifestation de la *Passion*, donnée à notre théâtre de plein air, Pierre Vilacèque, le directeur artistique des Arènes, a récidivé en donnant *Phèdre*, le lundi de la Pentecôte. Le succès populaire qui a accueilli cette pièce atteste combien notre peuple vallespirien est sensible à de telles manifestations artistiques. Nous nous en réjouissons pleinement ici.

LA TAULA ⁽¹⁾



*Es de pi, de noguer, de roure o altra fusta ;
Rodona o bé cairada, de cops vernida, un xic,
Segons qu'ha de porter juliana o llagosta ;
Taula de pobre o bé de ric.*

*La nostra era de pi, molt llarga, molt ximpleta,
Amb un calaix tant gran que va de cap a cap.
Es mon avi, poder, que ja l'havia feta,
O mon besavi, Déu ho sap.*

*Ai ! que la veig de lluny ! Tot petit, tarambana,
Seguint lo gat, lo gos, en corrent tot l'entorn,
Mol feria de dir tots los cops de capsana
Que soc picats sobre d'un corn.*

*O bé, segut al mig del pare i de la mare,
Al devant d'un cuinat que no havia estimat.
Que de llagrima, sovint, regalant de la care,
Emplenavi lo petit plat.*

*Són encare altres plors, i més d'una vegada,
Per haver oblidat o siusplau o merci.
O bé, quan la tovalla, eixint de la bugada,
S'ha begut lo meu got de vi.*

*Anem, anem, mengeu i calleu, mainadeta.
Aci, com al treball feu-vos al més valent.
Prou prou, la germandat, ah ! com s'esta quieta
De pou del pare i del sarment.*

*Veig la mare, rodant tot l'entorn, graciosa,
Partint sobre de tots lo seu amor tant viu,
Mes guardant, si fa parts d'alguna bona cosa,
Lo tall més gros al caga-niu.*

*Prou tinc record, també, de molt bones ripalles,
De la festa major i tots los convidats,
De cuinats, de rostils, de cants i de rialles
I de gots molt sovint voidats.*

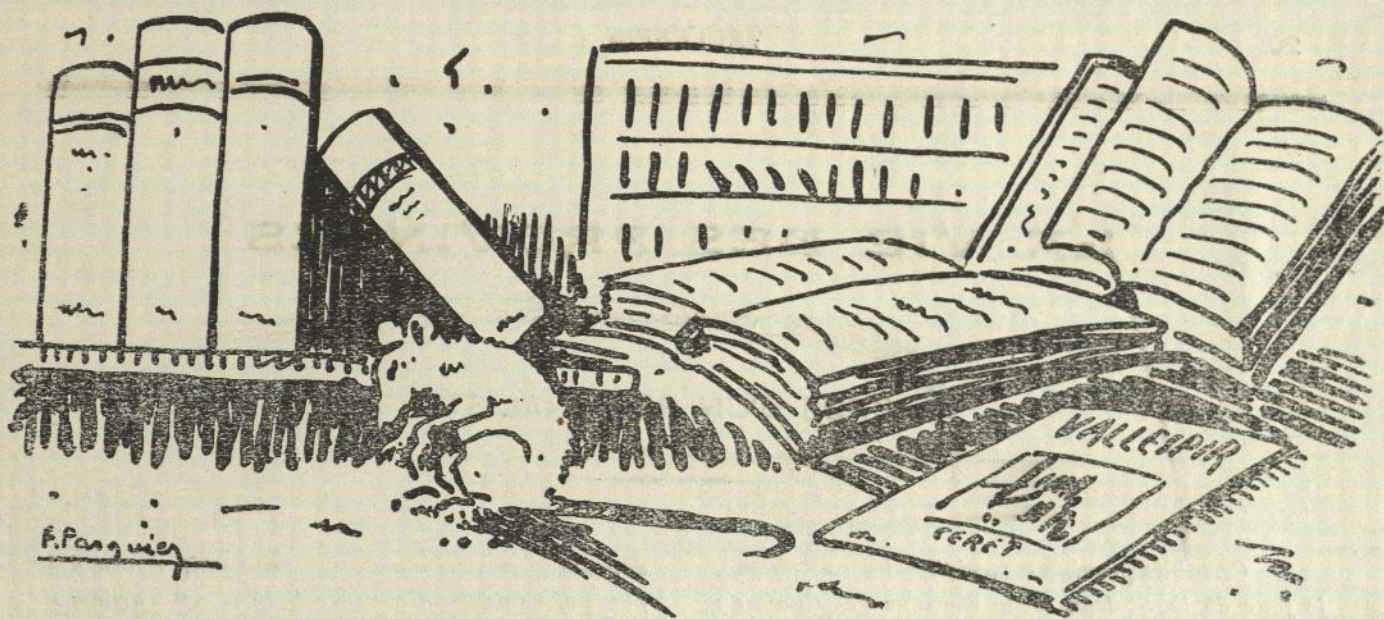
*Are, no queda més, de tota la taulada,
Que los dos pobres vells, sols i deseparats,
Que cerquen lo record de la cara estimada
De tots los que s'en són anats.*

*Per tant lluny que siguem, l'agre nos ven, un dia,
De retrovar la plaça hont érem tots petits.
Mes, cansats d'esperar lo repèi d'alegria,
Són los vèllets que són partits.*

*Hont ets, taula de pi, o taula del meu avi ?
Hont han passats, també, tots los qu'ets arrotllats ;
Pare, mare, germans i tots los qu'estimavi ?
Petges i records, que forats !*

Joan NARACH.

(1) Poésie primée aux Jeux Floraux du Genêt d'Or 1928.



LES LIVRES

Élévations, par Géo VALLIS

(Librairie Bloud et Gay)

Depuis 5 ou 6 semaines que l'auteur m'a envoyé son livre, je ne puis me détacher de ces pages lourdes de substance et de rêves. Sans cesse j'ouvre cet ouvrage écrit par un camarade, héroïque combattant et évadé, sans cesse je relis ce chant sobre et douloureux où court le frisson de la guerre comme une veine tragique et amère. Non pas d'ailleurs qu'*Élévations* soit un livre de guerre. Recueil de méditations plutôt, poèmes en prose sur les vieux thèmes éternels de la douleur et de la mort, écrits dans une langue sévère et cependant dorée. Mais si elle ne les a pas inspirés directement, la guerre est pourtant la toile de fond de ces *Élévations*. Je n'en veux pour preuve que les deux premiers chapitres. Le premier, *Sur les bords de la Baltique en 1916*, où j'ai retrouvé autrement que dans l'*Axelle* de Pierre Benoit cette atmosphère mélancolique de la Baltique avec son éternel murmure du vent dans les bouleaux, et l'autre, *Petite flamme de Douaumont*, où Vallis évoque en traits de feu son pèlerinage dans un secteur de Verdun. Parmi l'avalanche des *Possessions* et autres stupidités qui déferlent à l'étalage des libraires, la critique indépendante peut enfin dire : voilà un livre.

Le Clos Mouron, par Pierre-Léon GAUTHIER

(chez Baudinière)

Ce roman, qui a reçu le *Prix des Vignes de France 1928*, est l'histoire d'un clos bourguignon de 1810 à la guerre de 1914. Écrit dans un style robuste et plein de sève, l'ouvrage de Pierre-Léon Gauthier contient de savoureux détails sur la vie des vignerons et les travaux de la vigne. J'avoue préférer cette fresque truculente aux élucubrations cosmopolites de Dekobra, l'outsider de l'écurie Baudinière. Il est vrai que ce dernier trouve trois cent mille idiots pour se repaître de ses incongruités.

Charles ROUSSILLON.

LA VIE DES PROVINCES

PROPOS D'UN RÉGIONALISTE

Certaines provinces méridionales ont renoué, le jour de la St-Jean, cette coutume des Gaulois : les feux celtiques. Sur les principaux sommets de la région, de puissants bâchers, au rayon de visibilité considérable, se répondaient de cime en cime comme une parole lumineuse. Ainsi nos ancêtres qui se cherchaient, propageaient par ce moyen le sens de leur première unité nationale.

Déjà pour un amoureux du terroir il n'est pas de tradition plus charmante que celle des feux de la St-Jean qui, sur nos places de village et jusque dans les faubourgs des villes, secouent leurs flammes

dansantes et parfumées. Ce culte naïf rendu à la plus puissante des divinités : le Feu, cette ardeur de vestales à ranimer chaque année le foyer populaire possède un parfum de poésie, venu du fond des âges. Mais combien plus émouvante sera cette tradition lorsque, dans notre Vallespir, surgira par une claire nuit de juin, la belle constellation des grands feux. Du pic de Cos à la tour de Corsavy, de la tour de Batère au roc de France, du Bouleric à la Massane, le peuple vallespirenc saluera et reconnaitra avec émotion les chaînons de sa solidarité régionale.

CRITON

ECHOS

Un Festival Déodat de Séverac

Notre ami Jacques de Noël, qui est l'instigateur dans notre haut Vallespir d'une vive renaissance du chant populaire, organise un festival en l'honneur de Déodat de Séverac. Ce concert musical aura lieu à Amélie, le 5 août, et son exécution sera assurée par des artistes de renom comme Iché, ténor de l'Opéra, M. Maze, M. Frank-Hall, de l'Odéon. Une chorale mixte de 150 exécutants, formée d'amateurs de St-Laurent-de-Cerdans, d'Arles-sur-Tech, d'Amélie, interprétera le *Cant del Vallespir* et le prélude de « La Fille de la Terre ». Le ballet d'*Héliogabale*, avec le scénario de Gabriel Boissy, sera dansé par le corps de ballet du Capitole de Toulouse.

Vallespir, qui conserve jalousement le souvenir du compositeur céretan, se réjouit de cette bonne nouvelle, et présente à Jacques de Noël ses félicitations amicales.

Le numéro de *Vallespir* d'Octobre, qui ouvrira la deuxième série, sera consacré à notre collaborateur Pierre Camo. Il comportera en particulier un dessin inédit de Kissling.